

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.  
» » 14 » six mois.  
» » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIEN et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.  
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIEN et C<sup>ie</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

### ROUBAIX

31 janvier 1863.

Les débats sur le projet d'Adresse ont été menés rapidement. Le discours de M. le baron Dupin, sur le principe de la liberté des cultes, a clos la discussion. M. le marquis de Boissy a fait entendre de nouvelles plaintes contre l'Angleterre, à propos de l'intervention au Mexique. Il a été impitoyable envers nos alliés; c'est dire qu'il a obtenu un véritable succès d'approbation.

Le Sénat a voté sans modification les sept premiers paragraphes de l'Adresse, c'est-à-dire jusqu'à celui de la question italienne inclusivement. M. Thouvenel, et après lui le général Gêmeau, MM. de la Rochejacquelein et Billault ont pris la parole sur ce dernier paragraphe.

Sur la question italienne, M. Billault, parlant au nom du gouvernement, a déclaré que la France, à la fois gardienne de l'indépendance du pays et de la liberté de l'Italie, ne se laisserait point détourner du but conciliateur qu'elle a en vue et qu'elle espère atteindre. Cette déclaration, accueillie par un assentiment général, a terminé le débat sur le paragraphe, qui a été voté à la presque unanimité. La chambre a sanctionné ensuite le projet de loi portant ouverture d'un crédit de cinq millions en faveur des ouvriers sans travail.

Le prince Napoleon, seul, a voté contre l'Adresse.

La situation de la Pologne n'a rien de rassurant. Toutes les dépêches expédiées de Varsovie et de Saint-Petersbourg sont aujourd'hui démenties.

La révolte va grandissant chaque jour; les insurgés, répandus dans les campagnes, ont repoussé les troupes russes avec le courage que donne le désespoir.

Le nombre des Polonais insurgés est considérable.

Les lettres d'Athènes, 24 janvier, parlent d'un soulèvement qui aurait eu lieu à Maina à cause de l'annulation des opérations électorales. Le gouvernement a

envoyé des troupes pour le réprimer. Des conflits auraient éclaté à Mégare, au Pirée et à Nauplie, où un officier anglais aurait été tué.

Il est arrivé à Madrid des nouvelles du Mexique postérieures de quelques jours aux informations apportées de la Vera-Cruz par le paquebot transatlantique entré la semaine passée en rade à Saint-Nazaire.

Le mouvement sur Puebla aurait commencé du 15 au 20 décembre, et l'on ne mettait pas en doute, dans le pays, qu'il ne fût fait à nos troupes, par la population de cette ville considérable, le même accueil qu'à Tampico. J. REBOUX.

### CORPS LÉGISLATIF.

Le Corps législatif s'est réuni hier, 30 janvier, en comité secret. M. le duc de Morny a donné lecture du projet d'Adresse :

Sire, Votre Majesté a jugé le concours de la chambre actuelle assez utile à l'ordre et à la bonne direction des affaires du pays pour la conserver jusqu'à la fin de la législature; ce témoignage de confiance nous honore. Le calme, qui permet à la constitution de fonctionner avec cette régularité, est la plus grande preuve de la sagesse des pouvoirs publics et le signe le plus éclatant de leur force.

Dans le coup d'œil retrospectif jeté sur ces cinq dernières années, vous rappelez en nous y associant tous les grands traits de votre politique; caractérisée au dehors par une loyauté constante, au dedans elle s'est proposée pour but d'effacer par l'amnistie la trace de nos luttes civiles, de créer la prospérité par les grands travaux publics, de fortifier les institutions par la liberté et d'assurer l'économie dans les finances par l'abandon spontané de l'une de vos prérogatives. Vous nous accordez aussi un reflet de votre popularité et une part dans les sentiments que le pays vous a voués.

Vous avez concerté l'expédition du Mexique avec deux grandes puissances dont la coopération aurait eu, sans nul doute, pour effet de diminuer les efforts de la France. Resté seul à poursuivre une satisfaction nécessaire, vous avez eu raison de penser, Sire, que le Corps législatif n'hésiterait pas à vous seconder.

Nous espérons la fin heureuse et prochaine de cette guerre dans laquelle notre armée et notre marine donnent de nouvelles preuves de leur constance et de leur courage; et nous souhaitons qu'il en puisse sortir librement un gouvernement stable, respectant les traités et demeurant l'allié de la France.

Nous sommes profondément affligés de la prolongation de la lutte aux Etats-Unis et du caractère qu'elle a prise. Nos sentiments d'humanité en sont plus affectés que ceux de nos intérêts.

Nous regrettons que votre voix bienveillante et désintéressée n'ait pas été écoutée par les grandes puissances, et nous faisons des vœux pour que les Américains reculent bientôt d'eux-mêmes devant les maux qu'ils causent. Nous ne saurions désirer l'épuisement d'un pays qui avait su jusqu'ici user de la liberté au profit du travail et de la civilisation.

Le Corps législatif vous approuve de tenir d'une main ferme la balance égale entre les grands intérêts qui s'agitent en Italie.

Vous avez soutenu les Italiens sans pactiser avec la Révolution; vous n'avez pas cessé de protéger l'indépendance du Saint-Père, en continuant à lui adresser de respectueux conseils.

Persevérez, Sire, dans la même politique qui a déjà produit un heureux apaisement dans les esprits et qui répond aux sentiments de la France catholique et libérale.

L'amélioration de nos voies de communication est toujours l'objet des besoins et des vœux ardents du pays. Nous espérons que des excédants de recettes et des économies opérées sur les divers services permettront d'augmenter la dotation des travaux publics.

Nous nous proposons de solliciter votre Majesté la réforme de certains excès de réglementation qui paralysent trop souvent l'initiative individuelle, ou qui font obstacle à l'esprit d'association. Les admirables paroles que vous avez récemment prononcées à ce sujet ne nous laissent rien à dire.

La destruction de ces entraves ne doit pas conduire à un système qui exclue le patronage de l'Etat; nous le réclamons même en faveur des populations des campagnes, si modestes et si dévouées. Elles font, en vue de perfectionner les cultures, de développer la viabilité, de créer ou de réparer les édifices communaux, des efforts énergiques qui méritent d'être encouragés.

Sire, nous allons reprendre nos travaux avec le même zèle pour le bien public. Encore quelques mois, et la France sera

appelée à élire une nouvelle chambre.

Nos personnalités s'effacent et disparaissent dans ce grand acte national; ce que nous souhaitons, c'est que le pays réponde à la confiance que vous mettez en lui. Nous avons le ferme espoir qu'il en sera ainsi.

Les populations, de plus en plus sensibles aux bienfaits et à la gloire de votre règne, voudront en assurer la continuation à elles et à leurs enfants. Elles porteront leurs préférences sur des hommes en qui s'est fortifiée, comme dans le cœur de la France, la pensée qui vous a élevé au trône; et nos successeurs n'auront plus qu'à achever, au milieu de générations nouvelles, étrangères aux dissentiments des partis; l'œuvre que nous avons commencée et dont l'unique but a toujours été l'alliance de votre dynastie et de la liberté.

D'après des correspondances de Londres, la nouvelle dépêche de M. Drouyn de Lhuys au sujet des Etats-Unis, aurait produit une très-vive sensation dans le monde industriel et parlementaire. De l'autre côté du détroit, on n'est pas moins fatigué, pas moins irrité qu'ici de la durée d'une lutte où les plus grands, les plus respectables intérêts sont sacrifiés à d'abstraites théories, à un orgueil opiniâtre. Les travailleurs anglais, qui ne souffrent pas moins que nos ouvriers de la crise cotonnière, s'étonnent de la placidité avec laquelle lord Palmerston assiste à leurs privations. Lorsqu'ils apprendront que la France insiste pour les faire cesser, leur patience se changera peut-être bien en colère. La liberté des noirs est une excellente chose certainement, quoiqu'il paraisse que les noirs eux-mêmes n'y tiennent pas beaucoup; mais le travail et l'aisance des blancs ont aussi leur valeur. Si les hommes d'Etat de la Grande-Bretagne l'oublent, John Bull le leur rappellera, et John Bull, quand il s'y met, a la voix forte.

Dans les cercles diplomatiques de Paris, on attribue le départ du marquis Pepoli pour Saint-Petersbourg à une mission matrimoniale dont il serait chargé par le roi Victor-Emmanuel. On veut, en effet, que le marquis Pepoli aille demander pour le prince Humbert la main d'une des princesses de la famille impériale de Russie. Cela paraît étrange toutefois, si l'on songe aux questions religieuses que soulève un tel mariage.

### Pologne.

On écrit de Varsovie, 24 janvier :

« Le Journal officiel publie une proclamation du grand duc Constantin qui rétablit l'état de siège dans tout le royaume de Pologne. Ce journal annonce en outre que le parti du désordre a tenté à plusieurs endroits d'attaquer les troupes. Partout ces tentatives auraient été réprimées; partout l'autorité de la loi et l'ordre auraient été rétablis. Les coupables poursuivis sur tous les points, et pour la plupart déjà arrêtés, seront jugés conformément à la loi martiale. »

On lit dans le *Czas*, du 25 :

« Les dépêches télégraphiques venant de Saint-Petersbourg cherchent à travestir en mouvements insurrectionnels les efforts de quelques centaines de jeunes gens illégalement compris dans les listes de conscription. Nous ne sommes pas étonnés que les organes veulent présenter à l'Europe l'acte de désespoir de malheureux proscrits se débattant à la violence pour conserver leur liberté, comme une tentative impuissante du parti du désordre, bien que le mouvement en question manque complètement d'organisation et de but politique. »

« Déjà les missions russes à l'étranger avaient annoncé aux cabinets de l'Europe qu'un mouvement insurrectionnel en Pologne était imminent. Nous ne doutons pas que le gouvernement russe ne désire actuellement une explosion afin de la comprimer et d'arrêter ainsi le développement des forces nationales. Il voudrait mettre un terme à cette conspiration passive insaisissable qui grandit sans cesse depuis deux ans, et précipiter la nation dans le découragement, l'apathie et la mort morale, afin d'avoir ses franchises condamnées au printemps lorsque le moment favorable sera venu de prendre une attitude sérieuse dans la question d'Orient. »

« Voici les nouvelles les plus récentes : 800 jeunes gens environ, fuyant la conscription, se sont réunis sur deux points : 1<sup>o</sup> dans les vastes forêts de Kampinos sur la rive gauche de la Vistule; 2<sup>o</sup> sur la rive droite de la Vistule, dans les marais inaccessibles qui environnent la ville de Serock située au confluent des deux fleuves Bug et Naren. Les troupes envoyées à la poursuite des premiers sont parties de quatre points : Varsovie, Blonie, Sochahew et How, poussant les réfractaires dans la direction de la ville de Zakrostochim. Le colonel Bremer qui les commande, ne pouvant cerner les fuyards dans les forêts où ils se sont réfugiés, cherche à les ame-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX  
DU 1<sup>er</sup> FÉVRIER 1863.

— N° 32. —

### LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XXV. (Suite).

— Pardonnez-moi, monsieur le baron, repris-je fort touché. Nous serions heureux d'accepter pour fils, quelque pauvre qu'il fût, un homme de votre caractère, un homme doué du cœur que je vous suppose, si nous n'étions liés par une promesse antérieure. Hulda elle-même ignore encore que la tendresse d'un ami d'enfance — l'homme le plus noble que je connaisse — assure le bonheur de son avenir. Ne voulant pas contraindre son inclination, nous nous sommes tus jusqu'ici, et nous nous taisons encore jusqu'à ce qu'il vienne lui-même, dans un an, briger le cœur de sa fiancée. Il serait superflu de vous dire combien la victoire lui sera difficile maintenant; mais, confiante en votre générosité, je viens vous prier, monsieur le baron, de ne jamais renouer avec ma fille l'entretien d'hier. J'ai adopté avec elle la seule voie qui me fût ouverte; j'ai encore accru son estime

pour vous, mais en même temps je lui ai ravi tout espoir, car je me suis efforcée de la convaincre que vous êtes trop jaloux de votre honneur pour jamais vous résoudre... Je vous en prie, dispensez-moi d'achever, vous m'avez comprise.

— Oui, madame, et vous touchez peut-être plus juste que vous ne le croyez vous-même. Je vous remercie de m'avoir épargné une lutte plus longue entre mon cœur et ma fierté. J'aimerais Hulda toute ma vie; mais je vous jure sur l'honneur de ne pas désormais faire la moindre tentative pour la revoir; je partirai ce matin même, afin de nous épargner à elle et à moi la douleur des adieux. Si ma position était meilleure, si je possédais assez de fortune pour lui assurer un sort exempt d'inquiétudes, soyez convaincue que je n'abandonnerais pas si facilement mes prétentions. Je ne négligerais nul moyen de vous persuader, vous et monsieur votre mari, que le bonheur n'est que dans l'amour. Mais je suis un esclave soumis au joug de fer de la pauvreté; je connais mon devoir et j'y serai fidèle, quoi qu'il en coûte à mon cœur torturé.

Il prononça ces derniers mots d'une voix tremblante, les joues en feu et la poitrine soulevée par ses violents efforts pour contenir son émotion, puis il s'inclina d'un air digne et fier et s'éloigna à la hâte.

Nous quittâmes Billingsdal peu d'heures après. J'expliquai à Hulda par quel noble motif le baron était parti avant nous, tout en lui faisant comprendre que cette conduite même parlait eloquemment en faveur de ma manière de voir. Elle commença alors à reconnaître que j'avais raison, et je remarquai bien qu'elle s'efforçait de paraître calme.

D'abord je causai du baron avec elle

autant et aussi souvent qu'elle voulut; peu à peu elle sembla éviter d'elle-même ce sujet d'entretien, et dès avant notre retour ici, nous étions convenues de ne plus prononcer ce nom-là, tant qu'elle ne pourrait l'entendre sans émotion. J'avais résolu de ne rien dire à mon mari, de crainte de mêler une goutte de fiel à sa joie du rétablissement de sa fille. Mais comme, malgré la bonne mine de Hulda, il remarqua du changement chez elle, je lui donnai à entendre ce qui s'était passé. Selon l'usage de votre sexe, il ne vit là qu'une chose insignifiante et oubliée depuis longtemps; moi, au contraire, j'ai souvent observé avec inquiétude, à toutes sortes d'indices, que les souvenirs de Billingsdal vivaient encore dans la mémoire de Hulda. Du reste, depuis ton retour je l'ai toujours vue si calme, si confiante et si cordiale envers toi que j'ai conservé le meilleur espoir. Seulement, mon cher Hermann, de la patience; cherche à gagner insensiblement son cœur, et non à le prendre d'assaut. — Maintenant, mon fils, tu sais tout; tu ne me condamnes point, n'est-ce pas ?

« Non » proféra d'une voix sourde, s'échappa des lèvres d'Hermann; puis il se leva vivement et sortit avant que Caroline pût songer à le retenir.

Durant trois jours entiers, on n'entendit pas parler de lui; il avait également disparu de la maison de sa belle-mère.

### CHAPITRE XXVI.

« Maudites histoires ! s'écriait le docteur Brundler en se promenant à grand pas et en tirant avec violence ses favoris. A-t-on jamais vu rien de pareil ? Les fem-

mes sont ici-bas pour nos péchés; elles ont horreur de la paix et du repos; — il faut qu'elles mettent tout sens dessus dessous, leur maison, nous autres hommes, leur propre cœur et le cœur d'autrui. Morbleu ! c'est à en perdre patience ! Y a-t-il ombre de bon sens à jouer ainsi une scène de théâtre et à envoyer ce pauvre Hermann courir les champs comme un insensé ? Oui, pleurnichez maintenant, penchez la tête et désespérez-vous, quand il est trop tard et que le char est si embourbé qu'un honnête homme ne sait comment se tirer d'affaire ! Si j'avais connu l'état des choses, deux mots auraient mis fin à tout cela, et vos sentimentales jérémiades n'auraient pas causé tout ce mal. »

Jamais on n'avait vu le docteur si fort en colère; c'était le soir du troisième jour après la disparition d'Hermann, et Caroline, incapable de maîtriser plus longtemps son anxiété, avait tout avoué à son mari.

Elle écoutait ses reproches avec une silencieuse résignation, mais elle était d'une pâleur mortelle, et, de temps à autre, une larme roulait sur sa joue trahissant sa cruelle souffrance.

Enfin Brundler s'étant un peu calmé, son regard tomba sur Caroline, et son excellent cœur se sentit percé d'un trait douloureux, car aussitôt il regretta profondément de s'être laissé emporté à des paroles blessantes.

« Allons, allons, reprit-il, il ne faut pas t'affliger ainsi. Tu sais bien que les hommes ne se possèdent pas toujours. Mais, sur l'honneur, ce n'est point un plaisir, et puisque tout allait le mieux du monde, je ne vois pas pourquoi tu as été exhumé cette vieille histoire. Tu devais bien penser qu'il n'en résulterait rien de

bon, car tu n'ignores pas que ce garçon-là a du feu dans les veines.

— Mais, mon ami, la chose n'est pas si insignifiante que tu te l'imagines; loin de là : Hermann s'aperçoit fort bien que Hulda ne l'aime pas et que son cœur appartient à un autre.

— Que diable ! elle a trop de raison, j'espère, pour regretter à tout jamais une amourette d'enfant qui a duré quelques jours. Elle n'avait pas encore dix-sept ans alors ! Et puis, je voudrais bien savoir quel est l'homme capable de rivaliser avec Hermann ! N'a-t-il pas une grâce, une dignité, en un mot des manières à vous rendre fier de l'avoir pour gendre ? Et il sera le nôtre, Caroline ! Entends-tu ? Il le faut !

— Ah ! mon ami, plutôt à Dieu qu'il le fût déjà; mais crois-tu donc qu'il veuille de la main de notre fille, s'il n'obtient en même temps son cœur ?

— Bah ! il le possède, te dis-je. Quel penchant tu as pour la contradiction, Caroline ! Je ne l'avais pas encore remarqué comme aujourd'hui, mais cela ne m'émeut guère.

Elle soupira et garda le silence.

« Oui, soupirer et pleurer, voilà votre fort ! D'où suis-tu donc que Hulda n'aime pas notre Hermann ? Le lui as-tu demandé, ou te l'a-t-elle avoué d'elle-même ?

— Ni l'un ni l'autre; mais c'est facile à voir.

— Eh bien, alors, je vais voir de mes propres yeux, et je verrai clair; fais-la venir, je l'interrogerai moi-même, car je souffre par les dégoûts.

— Mais, mon cher Brundler, tu ne réfléchis pas...

« Voyons, amie, va la chercher et sois sans inquiétude; on dirait, à ta mine, que